FRC 3 18496.1
Case
FRC
20345

MES AMIS,

Voici comment tout iroit bien.

Indulgence et union.

PRIX, 18 sous.

AVRIL, 1790.

THE NEWBERRY LIBRARY

237

Sur la brochure intitulée : *Mes amis, voici pourquoi tout va ſi mal.*

Le sentiment et l'esprit le plus aimable ont promené dans le vague et sur les traces de la passion leur pinceau quelque peu imbibé de fiel : et toute la France le suit avec le plus vif intérêt : *Voilà pourquoi tout va si mal.*

Une ame simple et rongée de douleur, traînant après soi une plume sèche et obscure, vient maintenant ouvrir péniblement la route efficace du bien à tous les intérêts exaltés : et personne peut-être n'y jettera un regard : *Voilà pourquoi tout va si mal.*

Que ne dit-il ce que je sens ? *Voilà comment tout iroit bien.*

De la Geirvaisais
FRC. 9.18496.1.

MES AMIS,

VOICI COMMENT

TOUT IROIT BIEN.

Aux membres de l'assemblée nationale.

Je veux le bien et vous le pouvez : c'est l'excuse de ma hardiesse de vous offrir un canevas tracé rapidement et plein de la franchise gauloise.

Puissiez-vous le lire sans prévention ou favorable ou fâcheuse, et avec quelque attention ? Puissiez-vous saisir de toute l'énergie de votre ame les idées que l'auteur n'a fait qu'appercevoir, leur donner les développemens convenables, et les unir dans une ordonnance parfaite ?

Il a essayé : tout son vœu est que de plus habiles réussissent.

MES AMIS,

Voici comment tout iroit bien.

VOILA ce que j'ai pu arracher au doute, j'en connois les mille défauts et l'inutilité probable ; mon desir du bien ne m'a pas permis de calculer l'une, et tout mon espoir est de profiter des autres.

Hommes froids, vous ferez mieux de jetter cet écrit et de dévorer l'adresse aux amis de la paix : je n'ai travaillé que pour ceux dont l'esprit de parti se refuseroit à sa lumiere.

Au reste, qu'on ne lise pas cet écrit comme tant d'autres : il n'eut pas vu le jour, s'il n'eut dû donner lieu qu'à des louanges ou à des critiques.

Veuillez plutôt, hommes sensés, ouvrir une ame neuve à mes paroles, rétrograder jusqu'au point du départ et employer une fois, pour découvrir la vraie route, tous les moyens qu'on use ordinairement à parcourir celle où la fortune a lancé.

Mon cœur ne veut point trouver de coupables : mon esprit ne sauroit où les chercher.

Le doute est dans mon esprit et toutes les divisions se sont fondues dans mou cœur. Les excuses et les conseils seront donc également pour les deux partis : l'union a besoin de tous ; et ils sont tous hommes ; ils ont un même droit à tout mon intérêt et à mon estime. J'espere que ce ne sera pas au nombre des phrases qu'on mesurera ma partialité : un des partis n'a rien produit qu'une résistance négative, et un mot suffit sur ce point ; l'autre s'est exercé dans une sphere immense et demande ainsi de longs développemens. Au total, en détruisant cette fausse dénomination de parti qui confond, sous une ame unique, les volontés indépendantes qui s'accordent le plus souvent, j'espere qu'on remarquera que les personnes extrêmes dans les deux sens seront plus près du reproche et plus pressées dans le conseil, en raison de leur exagération : ce n'est pas que je blâme les opinions extrêmes ; mais je trouve peu sage de prétendre les effectuer dans ces temps-ci.

Jusqu'à la fin de cet écrit, je préviens que l'on ne connoîtra pas bien mon intention : puisse-t-on être lent à me condamner et plus lent encore à me présumer un sens de

blâme ; car après avoir prononcé sur le crime il se pourroit qu'on ne trouvât plus de coupable.

Je cherche la vérité : sans doute je suis éloigné de juger ceux qui croyent l'avoir saisie, et de diffâmer à l'avance la conduite qui peut être la mienne un jour.

Je fais toute idée de crime : on ne doit pas confondre le conseil et le reproche : le conseil est pour l'homme ; le reproche appartient aux événemeus. Est-il donc si fac le de dispenser la louange ou le mépris ? De toutes parts ce sont des hommes et des passions : je connois la foiblesse et l'inconséquence des uns ; je sais l'extension extrême des autres ; et je ne peux généraliser, sous les douces formes de la physionomie humaine, l'idée du crime et de l'impudence. Je ne frapperaî pas une masse d'hommes d'une intention coupable : veulent-ils le désordre ceux qui ont à perdre ? ont-ils trahi toutes les vertus, ceux qui possedent une famille ou des amis ? Le vice n'est pas encore si hardi que de former des compagnies de forfaits : et si l'en peut étourdir sa conscience, c'est un besoin d'avoir l'estime de ses alentours. Le crime est propre à l'individu ;

la passion est le caractere de la multitude.

On niera mon doute et mon indulgence ; d'autres les blâmeront : car pour les hommes exagérés, il n'est rien d'inoui ni d'injurieux comme d'hésiter long-temps sur ce qui ne leur a pas offert un moment de doute. Il ne sera pas tout-à-fait inutile à ceux qui jettent quelque regard derriere eux, de déduire la marche simple et pure de mon idée.

I.

J'étois jeune, isolé et religieux : dès long-temps l'extension illimitée des droits de l'homme étoit dans mon ame, et leurs infractions continues m'oppressoient cruellement.

Je ne vis pas sans plaisir cette insurrection du peuple qui rappelle à la puissance qu'il est d'une nature humaine et qu'il est puissant aussi. Je résistai aux premiers désordres, ils étoient nécessaires : le sang coula . . . . je me prosterne devant les ames sensibles et *justes*, je ne fis que gémir et je ne cédai pas ; il y avoit tant de sang à crier vengeance.

Mais que le sang se soit habitué à couler,

que la licence ait embrassé le temps et les contrées, sur-tout que le peuple soit devenu plus corrompu peut être et sans doute plus misérable, alors le doute s'est saisi de mes principes quant à leur application.

On ne veut pas croire que ce doute ait duré ; il est donc peu de gens qui sachent se mettre dans la position d'un jeune homme doué d'une tête froide et d'un cœur sain, formé au doute, avide de la vérité et jetté depuis peu dans ce tourbillon où l'ame est froissée dans tous les sens, où la passion veille pour agir et l'inconséquence pour être son organe. Certes, c'est bien à moi de m'étonner plutôt que les hommes soient tellement ou intéressés ou passionnés ou inconsidérés, que presque pas un, dans le systême où il s'est trouvé lancé, n'a osé enfreindre son orbite ou modifier sa premiere vîtesse d'impulsion.

On n'admet pas le doute ; moi, je ne sais pas jetter dans le moule uniforme de mon ame toutes les impressions extérieures ; moi, je pense que s'il peut être pressant d'agir, comme sans doute c'est pour bien agir, il importe aussi d'assurer la bonté de sa résolution.

Vraiment c'est une chose facile de former les plus beaux rêves ; vraiment aussi c'est une bien simple entreprise de se laisser emporter au torrent de l'intérêt ou d'élire l'inertie pour toute vertu ; mais, à mon idée, ce seroit le chef-d'œuvre de l'esprit humaiu de déterminer en quel rapport se doivent combiner les principes et les circonstances.

On n'admet pas le doute : où donc est-elle cette vérité si éclatante ? Faut-il peser les opinions ? Des deux côtés, je vois des hommes éclairés et estimés jusqu'alors. Importe-t-il de s'attacher aux faits ? Les mêmes sont exposés diversement et tous contrastent en nombre et en intensité. Est-ce aux raisons que l'on doit se restreindre ? Eh ! mais je ne vois pas que leur lumiere produise un effet général ; chaque parti possede la sienne et nie celle de l'autre : et je vous prie comment opter entre ces astres si je suis aveugle, et si leur opposition diametrale empêche de les saisir du même regard.

On seroit bien fou de s'en rapporter aux hommes lorsque la passion les a saisis tous, s'est tracée une marche insidieuse et suivie et couvre l'ame d'un masque décevant, et mes lents moyens se bornent à observer tous

les partis, à épier les impressions inattendues et les plus légers mouvemens, à insinuer mon idée en soulevant un coin du voile de l'intérêt et à me jetter avec l'ame passionnée dans le tourbillon de l'action.

On seroit aussi fou et plus présomptueux d'espérer presser la vérité des raisonnemens. Jettez un coup-d'œil impartial sur notre situation : tout ce que la nature a de plus inviolable en opposition, avec tout ce que la société reconnoît de sacré, l'éclat d'un principe immuable et divin, vis-à-vis la masse imposante des méditations et de l'expérience des siecles, la position du misérable, fort de son droit qu'il exalte jusqu'à desirer la dissolution de l'association, contre la légalité rigoureuse dont le puissant prétend couvrir jusqu'à ses usurpatious : et par-dessus tout cela l'opposition des habitudes et des sensations nouvelles, l'instabilité et le froissement des idées, l'écroulement entier des bases et de l'échafaudage de l'esprit humain, la seule approximation laissée au raisonnement, la langue prostituée à la passion et dès long-temps frappée de l'instabilité des esprits.

Hommes impérieux, n'est-ce donc pas une assez difficile entreprise de se décider soi-même ? Et quelle seroit l'absurdité de ne pas souffrir l'hésitation parmi tant de routes incertaines, et de ne pas concevoir hors de la sienne la possibilité de l'erreur.

Hommes impérieux, eh bien ! je croirai tout, si vous me montrez, dans le petit nombre des gens exemps de passions, quelqu'un qui ait vraiment réfléchi ce qu'il pense, et qui ait la conscience intime de ce qu'il dit.

Moi, je ne vois presque personne qui croye réellement à ses propres paroles ; je vois par-tout soumettre les questions les plus importantes à la légéreté et à l'insouciance, aux habitudes et aux passions ; je vois prostituer les mots les plus énergiques, et contrarier ses discours par sa conduite immédiate. Je pénetre vers les hommes les plus religieux ; ils se contentent de quelques mots ou de certaines actions, et leur ame reste au monde et à ses plaisirs lorsqu'un intérêt *suprême* l'attache ailleurs : et qu'on ne parle pas de foiblesse, d'occasions, de passions ; c'est ne pas croire que de ne pas

croire en tous les momens et au-dessus de toutes les sensations.

On ne croit pas, on ne sait pas davantage penser; une idée partielle, une impulsion indiscrette, ou l'éclat de quelques phrases déterminent presque toutes nos décisions.

Qui voulez-vous que je croie lorsqu'on ne se croit pas soi-même? et si je ne me fie en personne, vous conviendrez peut-être que c'est un assez difficile travail de lutter contre l'inapplication de l'esprit et la multiplicité des sensations, et de tenter hors de l'influence des passions ou des intérêts, de ne fixer jamais son opinion que sur le balancement réfléchi de toutes les raisons, pour et contre, dans leur extension, et en suivant l'ordre naturel.

Je me permets donc de douter et de blâmer ceux là seulement qui méprisent leurs adversaires.

I I.

Sans doute, devant les maux qui nous pressent, il seroit étrange de vouloir calcu-culer encore les torts de ses rivaux : sans doute, vis-à-vis l'intérêt pressant du moment, il seroit plus étrange encore de mettre

en balance les premiers intérêts si minces en raison de lui, et dès long-temps remplacés par d'autres. Cependant comme rien n'est assez étrange pour ne pas pénétrer dans les cervelles humaines, mon but sera de dévoiler la source innocente de ces torts, et d'excuser leurs funestes suites ; et après avoir adouci les passions réciproques, je tâcherai d'inculquer à tous l'urgente nécessité de l'union.

Supposez le systême du monde bouleversé, les astres chassés de leurs orbites et livrés aux directions combinées de leurs chocs et de leurs attractions, les uns conservant encore quelqu'impression de leur impulsion habituelle, les autres vacillant violemment avant de fixer, selon la loi de la gravité, leurs diverses masses isolées et souvent heurtées entr'elles, tous emportant dans leurs mouvèmens désordonnés les corps célestes englobés dans leurs spheres sans changer leurs rapports particuliers.

Voilà l'image de la révolution, la marche des masses d'hommes et l'excuse des individus. Je vois les effets funestes ; mais où sont les coupables ?

S'il s'éleve de ces aggrégations des hom-

mes vertueux et des hommes de sang, il n'est pas juste de tirer le blâme de tous de la vertu de quelquss-uns, ou de juger l'universalité sur les crimes de certains particuliers. La foiblesse et la passion n'en restent pas moins l'appanage des individus, et une marche servile et mécanique forme tout de même l'essence des masses.

S'étonner des divisions, c'est prétendre trouver des anges sous le masque de l'homme ; blâmer les divisions, c'est annuller ce mot de la chose publique qui ne porte point de sens, s'il n'exprime la combinaison des vœux libres de tous.

On cite l'empire de la pluralité : ah ! sans doute vous avez toute raison dans les mots ! mais qui les expliquera, s'il n'y a par-tout que discorde ? Certes, ce seroit être impassible de les savoir fixer soi-même, ou un peu trop dupe de s'en fier à des rivaux animés.

Les autres me diront en opposition, que le vœu du peuple est méconnu ou surpris, et je ne saurai que leur demander, comme à vous, quel homme en sera le juge ?

Qu'on se rappelle les difficultés de la recherche de la vérité ; je les suppose surmon-

tées : où est l'homme qui ne porte en son ame quelque attraction insensible, et qui ne pût se trouver étrangement dérivé au moment de se croire au port.

Mais on ne veut pas pardonner une erreur aux habitudes et aux intérêts consacrés, non plus qu'à l'instinct indéterminé de la nature: moi je dirai autre chose : si ce n'étoit ces intérêts chéris et cet instinct impétueux, on ne seroit pas si avide de fixer la vérité et de semer le blâme ; et précisément, par une suite ordinaire de la passion, le sentiment qui devoit rendre les autres excusables à nos yeux se trouve être en nous-mêmes la source de notre sévérité.

Ainsi vous n'admettez pas, hardis régénérateurs de ma patrie, cette opposition née de la nature des choses. Vous comptiez donc que les hommes puissans ou religieux eussent abandonné à votre desir le droit de séparer leurs intérêts confondus avec la chose publique ou avec une sainte religion, et eussent distingué au flambeau de votre intérêt les abus et les principes enlacés depuis tant de siecles ? Vous comptiez donc que les sujets fideles d'un monarque chéri n'eussent pas frémi des premieres atteintes portées à

son pouvoir, et que des hommes froids, des peres de famille, des propriétaires opulens eussent vu en paix ébranler les bases de l'association, pour les asseoir suivant une conception nouvelle et étrangere ? Certes c'étoit en faire des hommes bien sublimes ou bien aveugles.

Eh ! mais je ne vois pas que vous-mêmes portiez une telle confiance aux idées qui sortent de votre propre sein; et, avouez-le, n'est-il pas vrai que votre idée est de vous élever à l'égal des puissans ? et osez-vous croire que le desir n'en a pas precédé dans vos cœurs le sentiment de sa justice ?

Et vous, qui ne vouliez que réformer les abus de l'ancien gouvernement, prétendez-vous blâmer l'enthousiame et la défiance d'une jeune liberté, et souiller son enfance du reproche du despotisme et du désordre, lorsque (je le demande aux hommes francs) vous étiez disposés à réunir vos efforts autour de la derniere colonne pour relever l'édifice entier, et qu'il étoit donc de toute nécessité de ne pas laisser une pierre debout.

Ah ! sans doute dans tout ce qui s'est fait il y a eu une double action ; sans doute il

est facile de forcer ses rivaux aux derniers excès ; et souvent leurs seuls adversaires, s'ils savent s'avouer leurs intentions personnelles, peuvent en donner l'excuse, et en constater la nécessité.

Mais où est l'homme franc avec lui-même et impartial vis-à-vis de ses rivaux ? Celui-là seul pourtant a la possibilité de juger et le droit d'accuser. Je vais essayer d'aider les hommes honnêtes dans ce double travail, en rétablissant plusieurs bases fautives de jugement.

I I I.

Peu de mots offrent l'excuse des amis de l'ordre et de la paix : habitudes de tout genre et de toute antiquité, intérêts et droits consacrés, sentimens ou préjugés voilés de l'impression la plus noble, et décorés des plus belles actions ; loyal amour du roi et de la religion, c'en étoit assez peut-être ; et ces mobiles se sont fortifiés étrangement lorsque sont venus les excès de la licence, envenimés par l'aigreur, triplés par l'inconsidération, et lorsqu'on a pu craindre que le projet ne fût de tout détruire, pour ame-

ner par-dessous ces décombres un ordre de choses sorti à l'instant d'une imagination hardie.

Tout peut être fait contre une insurrection encore partielle et indéterminée, car la violence appelle la violence : tout doit se dire ou s'écrire pour guider le vœu indiscret ou apparent de la nation, puisqu'elle est si souvent égarée. Hors de-là est le crime ; jugez-les.

Ce sera une plus longue entreprise de diriger le blâme qui s'attache aux nombreuses opérations de l'assemblée nationale. Je pense qu'on réduiroit l'avis de ses apologistes à ceci : « elle a fait aussi bien que le temps le permettoit ». Et celui de ses adversaire à ces mots : « il n'a manqué que le temps à ce qu'elle a fait ». D'où, pour la juger, il faut savoir si le temps la pressoit, et si la fortune ou l'opposition lui promettoient d'étendre le moment propice, ou bien si l'ambition ou la vengeance l'ont fait devancer le temps sans lui laisser craindre ni l'injustice ni les mécontens.

On attaque sa légalité, et on prétend juger l'esprit de sa majorité avant de se soumettre aux décrets. Cependant si la majorité

ne fait pas la loi, il n'y a point de loi : si le législateur est soumis aux vérifications de tous, il n'y aura jamais de législateur total. Qui jugera celui-ci ou son ouvrage ? Sera-ce une ame plus intacte que lui ? Le droit de lés peser à la balance du bien public sera donc le droit de chacun d'avoir sa loi, et de tous de n'en point avoir ; et le droit d'y résister selon sa conscience, consacrera toutes les passions, et dissoudra tous les liens ; car qui peut balancer ces résistances en sens contraires, si ce n'est la force ? Il est vrai tous les forfaits peuvent sortir du législateur ; le vœu de la nation peut-être supposé ; peut même être paralysé dans sa conception. Il n'importe, l'individu doit attendre dans la soumission (en pressant le moment de la lumiere et de l'union) que la nation s'éleve contre son vœu prétendu ou contre les loix funestes. Qu'il attende, car l'insurrection ne peut être licite qu'après des siecles d'oppression et suivant le cri universel de la nation ; qu'il attende, car le vœu de la nation viendra tôt ou tard, et il arrivera chargé d'une vengeance terrible, si on a pu tenter de l'étouffer.

Il me semble peu sûr d'appuyer l'illégalité sur

sur la violation des mandats. Je remarque ; la légalité est l'ordre ancien ; lorsque la nation se leve pour l'anéantir, il n'y a plus de légalité pour un temps ; et si elle ne se leve pas d'un coup, c'est une source nouvelle d'hésitations.

Lorsque les mandats furent donnés, on fut réduit à exprimer ce qu'on osoit penser et ce qu'on devoit espérer dans ce moment; et le vœu vraiment libre se manifesta seulement dans le choix des députés. Alors donc qu'une nouvelle carriere s'ouvrit à l'espoir, ces députés avoient un droit puissant à ne pas reculer vers une époque éloignée, et à suivre la volonté présente de leurs commettans ; et ils auroient eu mauvaise façon à prétexter son illégalité, lorsque leur propre élection avoit été aussi arbitraire, et venoit d'être condamnée par eux-mêmes. D'ailleurs si les mandats étoient impératifs, ils avoient droit de les outrepasser au péril de leur tête ou de leur fortune. Et d'ailleurs encore comment faire manœuvrer ces mandats sans compromettre l'avantage du doublement des communes qu'on venoit d'obtenir ?

Trompé par cette idée d'illégalité, on

attaque la constitution. Je le pense aussi, il a été hardi d'imposer à la France un ordre tout nouveau; si j'étois dans la pensée de ses créateurs, je dirois si c'est sublimité ou folie! mais par cela même que cet ordre est nouveau, il est plus hardi d'en nier la possiblité: et c'est vanité de s'élever contre le vœu de tous; c'est foiblesse de resserrer la nature dans le cercle étroit de notre expérience. Le voilà établi; moi, je vais me confier à cette foiblesse humaine et à cette énergie de la nature: moi, j'espérerai un contre-poids à la chambre unique, dans les assemblées provinciales, et même dans le sentiment ou l'expérience de ses propres vices. Je sais une chose, par exemple: si nous voulions rester libres, il nous falloit des institutions plus séveres et mieux combinées pour remplacer la situation et les mœurs de l'Angleterre et son instinct de liberté civile affermi par les siecles, par ses combats, et par cette profonde sagesse de savoir s'y borner.

Un autre reproche se généralise: « On a » brisé tous les rapports sociaux; on a violé » toutes les loix: et rien n'y est encore subs» titué ». si rien n'y est substitué, il faut s'en prendre au temps et à l'union qui n'existent

pas encore : et peut-être eux seuls ont manqué aux travaux de l'assemblée, et seuls ils ont le droit de la juger. En mon particulier j'accorde les vices dépendans de la discorde et du temps, au mode de notre régénération; et je ne m'expose pas à déterminer s'il étoit précisément le plus convenable. Mais il falloit une régénération et cette entreprise mérite de l'indulgence ; c'est ce que je voudrois prouver. Certes, il est aussi absurde d'imposer la perfection à un état décrépit que de sembler la lui supposer par un respect illimité : je sens les droits de l'homme ; mais ce seroit dissoudre l'association de prétendre la rasseoir sur ses bases premieres, et par un mouvement trop vif la source unique des mœurs agiroit en sens contraire : je connois le respect dû aux loix ; mais il ne faut pas, en étendant ce respect jusqu'aux abus consacrés, que la masse du peuple reste sous le joug des infractions de ses droits immuables pour un simple principe de société créé comme palliatif et pour son intérêt. Comme la société a dû être ordonnée d'une maniere ou de l'autre, ses loix ont été souvent assises sur des principes vicieux ; et aussi ce qui y est de plus sacré, justice, religion, mœurs,

constitution, s'est chargé de la rouille de siecles : comme d'un autre côté la société n'est pas vouée à demeurer corrompue et à tendre sans cesse vers la corruption, c'est un devoir de minèr ces bases vicieuses et d'enlever cette rouille funeste. Ainsi fait la sagesse : ne tenant pour axiôme rigoureux que le bonheur du grand nombre, elle compose avec les principes et modifie les loix; et tout en s'occupant en sa faveur de la régénération de l'état, elle se défie de ses conséquences apparentes, et porte un grand respect aux propriétés dont il depend essentiellement. Encore une fois, a-t-on bien fixé la ligne de démarcation ? Je l'ignore : mais la chose étoit nécessaire et méritoit l'indulgence ; mais sur-tout l'union l'eût pallié et eût remplacé tous les sacrifices par une triple reconnoissance.

Ailleurs on reproche à l'assemblée l'accroissement du déficit. Qu'on ne se trompe pas à ce mot ; ici il n'y a eu qu'une remise ou un retard des impositions, et le déficit réel provient de la hausse des dépenses : l'un est un vol ; celui-là en soi est un repos. Et (ce n'est pas que l'assemblée y soit excusable), je remarque de suite, pour mettre en

opposition notre état de finances avec la déprédation des revenus, que toutes les ressources en cette partie sont neuves et s'offrent à l'union lorsqu'elle nous ramenera la confiance. Mais le peuple s'est deshabitué de payer et c'est un grand mal : où en est la cause ? dans l'anarchie. Et où se trouve la source intarissable de l'anarchie ? dans la discorde peut-être.

Ensuite cette même discorde a enfanté la misere et les infractions des loix et des propriétés, donc l'assemblée n'est pas la seule coupable : et ici en resserrant ces excès, souvent exagérés, sur une populace peu nombreuse, je veux donner une larme à ce malheureux peuple, tour-à-tour dévoué à l'oppression et à la licence, avili sous l'une, plus vil aux jours des flatteurs, alternativement le martyr et l'instrument de l'ambition, toujours le jouet des autres et se dévorant lui-même, toujours l'objet *unique* de ma pitié et de toute ma sollicitude. Peuple françois, j'admire, quoiqu'on en dise, cet instinct général de justice et de douceur et cet heureux ensemble d'habitudes qui ont retardé jusqu'à ce moment, à mon grand étonnement, la dissolution de l'association.

Peuple françois, tu avois souffert et long-temps et étrangement sans doute : ah ! lorsque mon cœur unissoit dans une sensation la mémoire de tes douleurs séculaires, il trembloit que ta lente vengeance ne s'assouvît dans l'espace d'un jour : Eh ! quel sang eût suffi ? ...... Vous allez me blâmer, vous qui ne sentez que les privations du riche et les maux du moment : moi, je crois cette vérité utile ; et elle n'est inconvenable à mon gré que pour celui qui la prononce dans un moment où la vertu même doit à l'esprit de faction d'inspirer la méfiance. Faisons mieux que de nous blâmer : pleurez avec moi cette marche lente, sourde et accroissante de l'oppression dans tous les sens et à travers les siecles sur le peuple : et je gémirai autant que vous de sa vengeance, souvent aveugle, sonvent ajoutaut aux vices de l'oppression les maux et les vices de la licence, souvent remplaçant la tyrannie de plusieurs par la tyrannie plus violente du grand nombre. Il ne s'agit que de s'entendre et de ne pas lâcher le jugement avant l'exposition du fait.

I V.

Vous anrez remarqué, hommes sensés, que tous ces crimes et ces funestes suites sont provenus dans leur ensemble et en derniere analyse, suivant une marche nécessaire, de cette discorde que je voudrois chasser : la faute en est également aux deux partis ; et si l'excuse a paru porter davantage sur un des deux, c'est que l'on s'attaque ordinairement à celui qui agit, et qu'en raison de cela je lui ai supposé toutes les inculpations. Voici de nouveaux maux tous semblables, et nés plus immédiatemeut de la discorde. Qu'on se souvienue : j'offre mes doutes, et prétends ne porter aucun jugement.

L'assemblée, dit-on, a envahi tous les pouvoirs, et anéanti l'autorité royale ; elle a sapé avec passion tout ce qui tenoit aux ordres. Je dirai davantage : peut-être elle eût dû sacrifier ses desseins p utôt que d'avilir ainsi la loi ; peut-être sur-tout il falloit mieux compromettre la liberté que nourrir le désordre par sa foiblesse. Mais à qui e t dû sa conduite et le partage de ses torts ? les

vaines manœuvres de juillet et quelques complots particuliers avoient accru la défiance : on s'irritoit de la marche couverte et des oppositions puériles du ministere , et de tous les obstacles imprudens des mécontens ; on les rêvoit où il n'y en avoit pas , et on les craignoit par-tout : on n'entendoit que menaces et cris de guerre civile ; et l'on trembloit de lâcher à ses ennemis le pouvoir exécutif , l'on trembloit qu'ils n'usassent de la derniere ressource ; voilà les idées ; on en connoît les suites.

On blâme la lenteur des travaux de l'assemblée : et j'ai vu souvent les mêmes gens s'élever ensuite eontre la précipitation des délibérations. On va plus loin , et on blâme, non sans grande raison , le scandale de son intérieur , le manque absolu de police , la légéreté, le désordre et la divagation des discussions , l'instabilité et la violence des intentions , la coalition et le despotisme de la majorité , l'enlevement des décisions et les infractions des décrets et du réglement , l'insouciance et le mépris souverain de la minorité , l'indécence alternative des propos , et les témoignages de haine et de prévention reçus et rendus loyalement : Voilà le

malheur de la France : j'eus préféré de perdre la main, à le tracer, si ce n'étoit pas déjà le scandale de l'Europe, et si le remede pouvoit en être ailleurs que dans sa vive peinture. Mais, hommes simples, reconnoissez les effets nécessaires de la discorde ; et en jettant un regard en arriere vous pourrez les voir en jaillir peu à peu et s'accroître journellement. L'intérêt les a enfantés ; la passion les a nourris ; l'inconséquence, l'habitude et la réaction de la passion en ont fait des géans monstrueux.

La prévention a une ressource : elle avouera les effets de la discorde ; mais elle ira puiser son excuse sous l'idée d'un crime dont la conception au plus aura existé ; et elle se consolera de ses torts, qui n'ont fait, selon elle, qu'accomplir le plan décidé de ses rivaux, et leur épargner quelques forfaits. Certes, hommes simples, vous n'admettrez pas cette trop sublime vertu de se rendre coupable pour ménager des crimes à ses rivaux ; et lors même que le mal seroit probable dans l'avenir, vous ne jetterez pas le manteau de l'innocence sur sa cause réelle et présente. Vous lui direz, à cette folle prévention, que la sagesse est d'éloigner

le mal présent, et non d'en chercher dans l'avenir ; et la vertu, de régler sa conduite sur ce qui existe, plutôt que de la mesurer sur des suppositions gratuites de crime.

Tous les maux et tous les crimes, triste famille toujours unie, sont donc nés des divisions et y sucent leur substance journaliere.

Il seroit au-dessus de moi de fixer la sphere des sacrifices de chacun : je borne mon vœu à convaincre tous les intérêts de réunir leurs forces au même point ; et apparemment, suivant la loi des associations, la direction commune se formera en raison de leur intensité. L'union est le besoin égal de tous ; les sacrifices doivent donc être analogues : l'union est l'intérêt suprême de tous ; il seroit donc puéril de ne vouloir céder qu'en raison de ses rivaux, et de prétendre faire le meillenr marché possible. Il n'est point question ici de faire un pacte : l'amalgame des intérêts seroit impossible, et paroîtroit toujours subordonnée à eux. Mais qu'on sente le besoin de l'union, et les intérêts s'évanouissent : j'en reparlerai un autre jour. Ecoutez *Servan* : « Malheureux » insensés, vous ressemblez à des passagers

» qui s'entre déchirent sur un vaisseau pour
» quelques voies d'eau que les uns veulent
» boucher à leur maniere, les autres à la
» leur; dans un instant, passagers et vaisseau,
» tout va s'engloutir dans un gouffre ». Eh,
qu'importe en quel rapport s'unissent l'étoupe et la laine pour boucher ces voies?

Servan écrivoit en novembre : je me hâte.

V.

Il y a un principe à rétablir ici. L'association est formée par la réunion des intérêts, et chacun a droit de soutenir les siens; mais si la pluralité s'est décidée, il n'a plus à les mettre en avant, car ils seront entrés pour leur part dans le vœu général; et dès lors le systême le plus utile devient inique, car on ne peut, ni en droit ni en fait, faire le bien du peuple malgré lui : enfin, si la force se montre, il est de la vertu d'attendre, et de ne pas lui opposer la force, puisque son propre intérêt ne vaut pas une goutte de sang.

L'union de l'assemblée formeroit la toute puissance et l'extension de la sagesse humaine : la discorde l'a livrée au blâme et à

l'instabilité de l'opinion. Ce seroit un jeu à l'union d'élever un systême qui confondît tous les intérêts ; et des loix désordonnées et mal réparties s'y perfectionneroient dans l'exécution. La discorde est toute autre ; la meilleure idée s'y paralyse dans le sein du législateur ; l'institution la plus sage y est attérée par la force ou par l'antipathie. Essayez les plans qu'il vous plaira, et tour à tour les plus opposés, et les plus précieux aux deux partis. Supposez que l'assemblée nationale me'te en action le pouvoir exécutif : il arrivera que ce pouvoir ira se briser contre la défiance et compromettra l'assemblée ; ou bien qu'il ne trouvera point d'obstacles, et que son énergie deviendra arbitraire et dangereuse, alors que la passion emporte également, et souvent en sens contraire, et ses agens et ses objets. Mais il plaît à l'assemblée de retarder le moment de cette action ; et je vois le mépris des loix limer la liberté, le désordre enfanter des mécontens, et la discorde, veillant sur les décombres, tourner contre l'assemblée le moyen que sa crainte lui inspire, et nous engloutir tous dans l'anarchie qu'elle fomenta.

Essayez encore, s'il vous convient : l'opposition des uns saura toujours troubler la constitution ; la défiance des autres nourrira sans cesse la licence, et pourra enfin appeller le désespoir. Défiance, opposition se combinent; et chacune nous menace tous des maux les plus funestes.

Ainsi le mal est sur toutes les têtes, et reste à la merci de l'un ou de l'autre parti : et le bien ne peut provenir que du concours de deux. Ils ont donc un quadruple intérêt à l'union.

Il est étrange, s'ils ne veulent le mal de tous, qu'ils ne s'adoucissent pas eux-mêmes, et ne se ménagent pas réciproquement ; car le mal de chacun est au pouvoir de l'autre, et ses propres excès retomberont sur lui-même. Il est étrange, pour peu qu'ils connoissent leurs intérêts, qu'ils ne soyent pas également empressés de les céder tous, et jaloux de faire les plus grands sacrifices ; car il seroit peu sage de se fier de son bien-être à la vertu de ses adversaires, et absurde ici, puisque les deux parties y sont nécessaires.

Amis, celui qui marchera le plus franchement aura l'avantage : la haine, plus

que l'intérêt, sépare les partie ; il s'éloignera moins qu'on ne pense de son but : et les étrangers, les hommes froids et honnêtes parmi ses adversaires se rangeront de son côté. Ce sera beaucoup que son abandon, pour emporter ou diviser l'autre parti : ce sera encore beaucoup que sa modération, quand elle ne devroit rien obtenir. Qu'il ne craigne pas de se voir entraîné par trop de confiance ; le flambeau de la vérité est dans la main de la modération : il frapperoit et isoleroit les méchans ; il dissiperoit ces ténébres dans lesquelles ils machinent leur élévation sur la ruine des deux partis. Est-ce donc prudence de laisser les méchans user contre soi les forces des hommes honnêtes ? Toujours il y a ainsi quelques méchans qui divisent ceux-ci en les déjouant : donnez un point de ralliement, et ils n'ont plus de moyens.

Quoi, ne saurez-vous donc jamais que vous irriter de vos pertes passées, est vous en préparer de nouvelles ? Et vous, ne mettrez-vous pas une borne à vos vœux dès long-tems outre-passés ? L'Europe voit avec scandale la foiblesse aigrie disputer pas à pas le terrein, et s'aigrir de ses reculades

réitérées, et de l'autre côté, la force et la violence se nourrir de ces vains obstacles, et illimiter leurs vœux. Il est tems de revenir à la vérité : les minces intérêts des premiers tems sont laissés en arriere derriere bien d'autres; les intérêts du moment ne sont que passions et habitude; et l'union est appellée à grands cris de toutes parts. Voyez-vous sur nos têtes la banqueroute, la guerre civile, l'anarchie, la division du royaume, l'invasion de l'ennemi, la dissolution de l'état, ou (si dans peu il est encore permis de l'espérer) le plus affreux despotisme ? Sentez-vous cette misere affreuse de quatre millions d'hommes ? Vous, c'est ce que vous prétendez sacrifier à des idées d'abstraction ; et vous, ce sont les maux que vous ne savez pas apprécier devant vos privations : tous, voilà ce qui vous attend, si une double union n'entre pas dans vos cœurs. Alors vous me direz ce que vous comptez faire des fruits de votre cervelle, et où vous irez chercher des jouissances et des honneurs.

Je vais séparer le développement de ces dangers communs, suivant celui des partis qu'ils menacent immédiatement, ou

dont ils dépendent le plus directement.

V I.

Amis de l'ordre, je vous le dirai, l'affermissement d'une nouvelle constitution a transposé tous les rapports et créé une moralité inconnue; et si on a voulu ne pas désavouer ses principes, il a fallu une marche toute opposée à la premiere.

Ce grand axiôme du danger des changemens, que vous opposiez dans un autre tems, s'est tourné en votre condamnation; et tel a été le cercle pressé des événemens, que la révolution se trouve consommée dès long-tems, et que l'insurrection seroit de votre côté. Or, voyez si vous tenez encore à cet axiôme.

Assurément vous avez la puissance de rendre la constitution incertaine et vacillante; mais ce ne sera pas pour lui substituer un nouvel ordre de choses : si le crime peut l'ébranler, l'assentiment général lui appartient exclusivement, et l'anarchie seule a droit de la remplacer. Ce me semble, autrefois vous ne combattiez pas pour l'anarchie.

C'est

C'est déjà un grand mal que cette hésitation du vœu général et cette inertie prolongée de toute légalité ; c'est un autre mal, et plus grand encore, que l'instablité des institutions ; et si le premier changement a été nuisible, le second centuple ses maux. Vous gémissez du mépris des loix : chaque jour d'anarchie le double, et leur variation l'affermit. Vous craignez pour les mœurs : ah ! voyez donc la marche de la licence populaire, voyez sa conscience de sa force et son habitude de la flatterie. Vous blamiez la premiere insurrection, elle a été douce et paisible auprès d'une nouvelle : celle-ci auroit à confondre tous les intérêts isolés, et à marcher au but à travers les déviations de toutes les passions ; celle-ci souffleroit l'idée de la violence à tous les désirs ; et les mouvemens de la force, devenue notre législateur, se contrarieroient sans regle et se diviseroient d'individus à individus. C'est donc là la conduite des amis de la loi et de la morale ?

Le droit de la propriété et de la sûreté vous étoit cher : je ne sache pas que ces moyens de force et ce mépris des loix dussent lui être utiles ; et il me semble,

la sagesse seroit alors de donner à la loi nouvelle, par sa soumission et son respect, toute l'énergie qui peut lui rester, et de saisir avidement tout ce qui peut assurer ce droit dans la constitution présente, dont l'esprit et le maintien tiennent nécessairement à lui : voilà ce que je vous dirai, si ce double droit vous est encore précieux. Il me semble aussi, l'amour de la considération et l'ambition étoient entrés pour quelque chose dans vos premiers efforts : Eh ! que faites vous donc ? Votre ordre ne va plus exister ; mais ses membres ont tout à gagner. Laissez venir la confiance ; les habitudes renaîtront, et les mots auront été leur train sans être suivis des esprits : soyez sûrs, il restera un intinct de considération et un sentiment de respect pour la naissance ; et la richesse aura de grands moyens pour les nourrir. Dites, serez-vous donc envieux de devoir au peuple les places que quelques-uns de vous possedent ? Préférez-vous de rester les flatteurs du ministere à devenir les chefs de la nation ?

Vous connoissez l'état des finances, et vous sembliez y étendre votre sollicitude. Dans cette partie tout s'unit contre les tra-

vaux d'un corps nombreux : l'union des esprits pourroit seule y donner de l'ensemble ; et l'unité, la réserve des mouvemens obtenir la confiance. Comme le crédit y est tout, comme la conscience du succès y importe même pour les impôts, et comme ces deux sentimens sont assis sur la base fragile de l'opiuion, la plus simple discussion, un propos hasardé suffit pour troubler la meilleure conception ; et l'on verra la banqueroute dépendre plus dcs ennemis de l'assemblée que de son extrême confiance. Voulez-vous la banqueroute ?

Il vous reste une religion, un roi, auxquels vous teniez dans d'autre tems. Il me semble, il seroit pressant de semer la confiance, de laisser le calme se développer dans les têtes, d'enlever les levains de la licence et le masque de ses fauteurs, pour permettre de donner enfin à la loi cette action énergique, si nécessaire dans ces tems-ci. Que si la discorde continue, la défiance ne lâchera de long-tems le pouvoir exécutif qu'elle craint de voir tourner contre elle : elle ne peut fondre les obstacles; elle leur en opposera : elle ne peut tarir les desirs particuliers ; elle paralysera la

conception du vœu général : elle tremble que la force exécutrice ne soit saisie par ses ennemis ; elle la subdivisera à l'infini, et et en tiendra les sections en opposition. Ainsi la défiance et la discorde s'aigriront mutuellement sans cesse ; et dans ce cercle de réaction, il arrivera que les deux partis auront outre-passé leurs vœux, et que le royaume tombera en anarchie ou sous le despotisme avant qu'aucun s'en soit apperçu. Votre desir a donc bien changé ?

Vous aviez oublié que vous aimiez votre roi ; je veux l'oublier avec vous. Mais connoissez-vous encore ce que c'est vertu et humanité ? Avez-vous pensé si la désunion s'aigrissoit chaque jour, et finissoit par élever la force contre la force ? si même l'opposition se trouvoit maîtresse de cette populace légere de Paris, comme il seroit facile d'anéantir dans les provinces tout ce qui reste de ces ordres indomptables, de souffler l'insurrection aux ames des paysans et le desir du pillage dans celle des artisans affamés, de livrer au glaive tant de têtes innocentes, et toute la France à l'anarchie la plus violente, tandis que vous, appuyés sur vos forfaits, vous seriez à l'abri des

dangers. Et votre roi, car enfin, lors même que sa sûreté ne vous sembleroit pas tenir à celle de l'état, encore il est homme, et il est atroce de calculer aucun dessein politique au hasard de la vie d'un homme. Votre roi ! savez-vous tout ce qu'il a souffert ? savez-vous jusqu'où son ménagement pour la défiance publique enchaîne ses plaisirs les plus innocens ? Ah ! ne souillez pas son intention pure ; ne jouez pas de nouvelles angoisses pour lui ; je lâcherai le mot, ne risquez pas ses jours. Je demande : me répondrez-vous que le soupçon ne l'accuse pas de vos crimes ? et si la crainte emporte vos rivaux, si l'insurrection du peuple est excitée dans tous les sens, il est en vue, il paroît puissant ; eh ! avez-vous une ame ? La vengeance peut monter les marches du trône, et franchir par-dessus vous, hommes obscurs, qui êtes les seuls coupables.

VII.

Quelques-uns se disent : « le peuple est trompé, il court à sa ruine : il est de notre devoir de l'instruire, et de lui montrer un point de ralliement ». Et dès-lors qu'est venu

le mot de peuple sur leur langue. Ils se croient tout permis, tant il est vrai que le premier principe de l'association survit encore sous tant de préjugés. Ah ! je voudrois que vous sentiez quelle est ma défiance, je dirai presque, ma honte, lorsque mon idée chérie veut ainsi s'appuyer sur les plus nobles sentimens. Je me permettrai de vous observer vaguement : travaillez donc assez insensiblement pour ne laisser à l'ennemi ni la puissance de vous prévenir, ni un moyen de vous valoir la défiance ; n'aveuglez pas l'œil foible du peuple par des torrens de lumiere ; n'imprimez qu'un doux mouvement à l'opinion, et bornez-vous à laisser libre l'action de l'expérience ; sur-tout prenez soin de ne pas donner au peuple un vœu indiscret, et de ne pas saisir un desir partiel ou pas mûr encore pour le desir général. Je ne sache que deux manieres justes et possibles de remplacer ou de modifier une constitution : l'assentiment général, qui peut tout, mais qui attend de l'expérience son énergie et son unité ; et l'insurrection, moins certaine sans doute, et qui ne devient licite qu'après qu'une oppression lente et sensible a remué toutes les ames, et qu'au

moment où elle est assurée d'agir dans le sens universel. Voyez si la situation présente vous offre un de ces moyens : hors d'eux je ne connois que crimes pour les fauteurs, qu'horreurs dans l'exécution, et qu'anarchie pour succès.

Je ne veux rien celer : le mot de guerre civile a glacé mon sang. Tout la présage ; les brochures incendiaires qui pullulent, les duels réitérés, et la vaine honte avide de se prévenir, la fuite des intérêts avec leur froid et lent calcul, l'empire des passions provoquées par leur choc, et s'exhalant en elles-mêmes, et l'inconsidération qui envenime tout, l'inconséquence qui se tourne en opiniâtreté, la foiblesse qu'on monte au dernier degré de l'audace ; l'irrésolution même qui s'enleve facilement à l'opinion extrême, et jusqu'à cette foiblesse de la vertu, et cette inaction de la sagesse qui s'offrent incessamment pour bases à tous les excès monstrueux et opposés : tout tend à former une idée partielle et insensée, la source d'un torrent qui peut abîmer la France. C'est une effrayante machine que l'homme ; il se joue de ses semblables et de sa patrie entiere avec la même ame qui s'emploie

journellement aux plus minces occupations.

Je ne dirai pas quelles suites affreuses auroit la guerre civile ou son plus léger soupçon. Plaise à Dieu que le simple propos ne suffise pas pour inspirer la réalisation des horreurs que j'ai tracées plus haut !

Et ces hommes qui en parlent ou qui la desirent, ce sont ceux-là même dont la sensibilité s'est soulevée si violemment contre la vengeance du peuple, qui peut-être avoit été opprimé aussi, et qui pourroit, ce me semble, opposer des siecles de souffrance et de servitude aux atteintes portées depuis six mois au superflu et aux privileges des premieres classes. Je suis noble et je vis inconnu : bon peuple ! ma sensibilité s'est usée sur tes maux, et mon ame se concentre vers ton bonheur.

Au moins ces hommes-ci sont plus francs : « j'ai tout perdu, s'écrient-ils ; la société m'a dégagé de mes devoirs envers elle par son injustice : moi, me voilà sans bien, sans honneurs ; mes enfans, ils seront confondus avec les hommes de *néant*, et sans espoir de contenter une noble ambition. Ah ! il ne me reste que la vie, et la honte, si je craignois de la risquer ».

Pauvres hommes ! vous ne devez rien à la société ; oui sans doute, si vous voulez ; mais aussi elle se saisira de vos biens, et dès-lors que vous vous trouverez dégagés envers elle, elle devra vous traiter comme ses ennemis. Vous avez tout perdu à peu près, hors les cinq sixiemes au moins de vos biens, hors la considération et les avantages que vous laissera encore long-temps la marche habituelle des esprits. Vous parlez de vos enfans ! vraiment c'est leur donner un exemple touchant de briser les liens les plus sacrés, et de fouler sous la passion toutes les considérations de l'humanité et de l'intérêt ; et que si votre fils aîné, habitué à la richesse et à l'empire, s'éleve ensuite contre vous, parce que vous aurez ramené l'égalité fraternelle, aura-t-il tort de vous avoir imité ? Vous parlez de vos enfans ! ah ! peut-être leur intérêt est vers la vertu plutôt que dans l'ambition. Certes c'est être généreux et bien pénétrant, de sacrifier vos propres jouissances et les propriétés réelles que vous pouvez leur laisser, en faveur de certaines idées d'abstraction que leur jeune tête n'a pas encore couvées.

J'entends sonner les mots d'honneur,

de honte, de foiblesse. Il est donc des méchans toujours avides de tourner les hommes au mal ; ou bien il se trouve des ames impuissantes d'élever leur conception à la hauteur de la vertu, et qui ne s'occupent que d'abaisser les autres à leur taux. Quelle combinaison n'a-t-il pas fallu pour souffler toutes les subtilités en des cœurs simples et loyaux ? Mots ! quel venin vous portez ! foiblesse ! quelle es-tu donc, d'engendrer tous les crimes ?

Telle a été la marche de ces hommes ou vils ou pervers. Ne pouvant renverser entiérement les premieres notions de vertu, ils ont transposé les mots, et atténué ou indéterminé leur sens naturel. Ce que le vulgaire de Rome nommoit générosité, de sacrifier ses droits au malheur, ou mieux encore de consacrer ses injures et ses pertes à la chose publique, on l'a masqué du nom de foiblesse : et de ce que la foiblessse mérite quelquefois l'ignominie, cette derniere épithete s'est ajoutée à la premiere. Il y avoit une grande et belle idée d'honneur qui suppléa long-temps au patriotisme : on a eu l'art de la lier à l'intérêt d'une classe d'hommes ; on l'a affermie d'une morale

exclusive et souvent opposée à la morale de l'humanité : et au même moment que l'habit faisoit le devoir, et qu'un rapport unique et hasardé absorboit tous les rapports sociaux, il a été statué que sa propre conscience seroit sur la langue des étrangers, et qu'il seroit de la vertu de tout bouleverser plutôt que de consentir à une chose juste et desirée, dès-lors qu'un malotru pourroit y voir ou y supposer l'empire de la force.

Ainsi ont agi quelques personnes ; et la tourbe montonniere s'est pénétrée de ces sentimens.

VIII.

J'en rougis pour mes concitoyens, mais je crois utile de dévoiler l'inutilité de la violence. Sans doute vous trouverez des mécontens : il en naît des troupes sous chaque pas de l'assemblée. Mais tous sont mécontens par des raisons différentes et souvent contraires ; presque tous, s'il vous en souvient, se sont soulevés contre l'ancien ordre des choses. Une semblable haine vous unira, des périls communs vous lieront intimement : mais attendez la victoire, et je

vous demande comment ces intérêts infinis se confondront sur les décombres ; je demande si l'on aura combattu pour la paix, et si les vainqueurs seront disposés à céder tout.

Parce que des gens sont puissans, c'est à eux que tous les mécontens en veulent ; et parce que ces gens sont vos ennemis, c'est avec vous qu'ils s'unissent. Supposons la victoire : les uns se seront battus par haine des impôts ; sans doute c'est une intention heureuse pour se soumettre aux rentes féodales ! les autres n'auront pu supporter quelque despotisme ; sans doute c'est dans le vif desir de vous rendre vos privilèges ! quelques-uns auront défendu les privileges de leurs provinces ; et apparemment c'est un pas de fait vers une fédération démocratique ! un grand nombre, les Parisiens et jusqu'à ce moment les seuls dont vous puissiez vous aider, auront versé leur sang pour du pain ; et apparemment ils auront faim encore : à qui iront-ils ? vers vous qui serez les puissans. Et où leur en trouverez-vous lorsque vos ennemis auront arrêté la circulation des grains, et tari toutes les sources de nos revenus ? Ah ! la victoire vous pesera plus que l'esclavage :

la violence s'exercera de section à section ; et d'nn combat fini, d'un intérêt consommé, il jaillira mille intérêts et mille combats. Je ne connois rien de bon dans la violence; son explosion la dissémine à l'infini et retombe sur son auteur : je ne connois rien de dangereux comme de se servir du peuple ; si vous êtes vainqueur, il devient votre tyran et le plus terrible de tous, ou souvent encore le vengeur de vos ennemis.

Il peut rester aux hommes de bonne foi un obsacle à l'union : on peut craindre d'être emporté dans un système de démocratie soupçonné à ses rivaux. Ainsi on ne s'est occupé que d'irriter la défiance ; et lorsque ses précautions ont paru, on s'est dit que la monarchie étoit en danger ; et à force de le dire on l'a cru ; et en continuant d'agir en conséquence, on en donnera le besoin et les moyens : tout de même que j'ai vu se plaindre amerement de ne pas trouver le calme au sein des orages qu'on nourrissoit, et de ne pas jouir de la liberté sous une constitution qu'on refusoit d'adopter et qu'on menaçoit hautement. Mais laissez renaître le calme et la confiance : quels furieux démagogues oseront alors tenter d'annihiler

dans les provinces cet instinct d'amour et cette masse d'habitudes qui les tient au trône, ou porteront la hardiesse jusqu'à les contrarier hautement au péril de leur tête et de leur fortune ? et quels moyens trouveroit-on pour faire haïr le sceptre dans les mains généreuses où il se trouve, lorsque point d'ennemis ne menaceroient de le détourner, lorsque tous les gens honnêtes seroient unis avec vous et près du peuple ? Les députés ne sont pas des insensés ; les provinces ne ressemblent pas à cette populace de Paris, qui croit tout et ne sait rien vouloir ; et l'assemblée nationale, pour être quelquefois le centre de l'opinion, n'en est pas moins en derniere analyse le simple organe du vœu général.

Or, si la nation même vouloit la démocratie, à quoi bon combattre et fortifier ainsi son vœu iudiscret ? Si une seule partie s'y décidoit, qu'est-il de mieux d'attendre son expérience, et de ne pas forcer par la violence la division du royaume ? Si enfin toute la France chérit la monarchie, quel honneur vous feroit la modération ; et rien que la discorde pourroit-elle egarer son vœu ?

Au reste, je ne suis pas bien persuadé,

tout en sentant la nullité du pouvoir exécutif, que notre constitution elle-même tende à la démocratie. Les villes sont souveraines, dit-on : certes, je trouve que c'est une belle idée d'en avoir fait des familles indépendantes dans leur intérieur. On ajoute, les départemens sont des états tous faits ; ils ont un trésor, une administration, des troupes : cela est vrai, hors pour les troupes qui sont aux ordres des villes, et cela étoit vrai pour les anciens états de provinces : mais remarquez donc que vous venez de blâmer la souveraineté des villes, et au moins il y a contradiction ; moi, je craindrois plutôt la foiblesse des départemens dénués de troupes et formés sur une division toute nouvelle, et le despotisme ou les querelles des villes, ce qui heureusement est moins dangereux. Mais laissez le calme et le temps souffler dans ce vaste corps l'instinct de la vie et un mouvement concentrique : et soyez tranquilles.

I X.

On est tenté de croire assez généralement que les amans de la liberté n'ont pas

un aussi puissant intérêt à l'union. C'est qu'on les voit armés de l'autorité : mais on ne pense donc pas à quoi tient cette autorité, quels écueils s'éleveront de leur sein, et combien le désespoir a de moyens : c'est ce que je voudrois développer.

La réforme a frappé beaucoup d'hommes riches ou considérés : et la discorde et le tems n'ont pas laissé remplir ce devoir rigoureux de séparer l'individu de la chose, et de ne pas faire le bien de tous aux dépens de quelques-uns. Ces hommes s'irritent chaque jour, appellent chaque jour une nouvelle vengeance, et nourrissent ainsi une source de maux et d'aigreur. Si donc l'union n'arrive pas, le jour du désespoir se précipite, et le désespoir n'a jamais été impuissant ; il armera les mécontens, excitera la misere, unira la foiblesse et se saisira des provinces aliénées ; la ligue viendra sans doute se briser au pied du vaisseau, mais non pas sans ébranler ses liens et préparer sa dissolution.

Tout se tient ici : la passion des hommes puissans peut se servir de la misere du peuple, et il se trouve également pressant de calmer cette passion, pour rendre à celui-ci

ci ses sources de vie ; car la faim est encore le désespoir le plus dangereux. L'homme simple veut du pain : rappellez ceux qui lui en donnent ; ne sappez pas par sa base ce colosse du luxe sur lequel vivent tant de plantes étrangeres ; ne tarissez pas cette circulation pressée qui fait d'un seul écu le revenu de plusieurs ; accordez le calme et l'ordre à la voix du crédit dont nous avons encore besoin et de l'industrie qui double nos moyens. Il y a des nuées d'hommes qui manquent de pain ; il est facile de les unir pour un tems, et leur mouvement spontané est même assez probable : sans doute le champ de la victoire seroit leur tombeau ; mais vous seriez vaincus avant. Craignez les masses d'hommes, et parce qu'elles peuvent facilement faire le mal, et parce que l'œuvre du bien est au-dessus d'elles.

Vainement vous prétendriez étourdir la misere ou la diriger contre vos rivaux. Et d'abord ces moyens indignes chasseroient encore l'argent et l'industrie, et ne sauroient, en retardant l'explosion, que l'envenimer encore. Mais cette effervescence des têtes ne peut avoir qu'un temps, et en

raison de son extension elle cédera plutôt au besoin du repos. Ce n'est pas exister de vivre dans les troubles ; ce n'est pas de la nature de l'homme de se nourrir d'idées et de faire taire ses sens : on supporte un moment de passage ; une jeune liberté est forte pour un temps ; le premier mouvement étonne les hommes foibles et divise les hommes prudens. Que si vous ne donnez une fin à tout cela, les têtes se calment, l'abstraction s'envole, la prudence s'unit, la foiblesse renaît : le peuple redevient de l'espece humaine, et il a faim. Alors, ce me semble, il jettera un triste regard sur la route qu'il vient de suivre ; et il se débattra avec furie, sans pouvoir que s'embourber plus avant dans le malheur : alors on sera fâché de lui offrir tout isolé et en pleine vue le parti qui guida sa marche, et qui pourra appeller sa vengeance, et de n'avoir pas tourné ses douleurs en simples regrets en lui ouvrant ses anciennes et de nouvelles voies de subsistance et de bonheur : alors on gémira peut-être d'avoir tant retardé l'établissement des assemblées administratives, et d'avoir, par cette mauvaise foi apparente, attiré sur soi la vengeance du peuple et substitué à leur

formation légale et paisible une explosion la plus effrayante. Mes amis, il est plus que temps de saisir l'union et de développer tous ses moyens : ou bientôt le moment arrivera où la sagesse et la concorde se trouveront trop heureuses de faire passer sans anarchie et sans horreurs sous un sceptre de fer un peuple assouvi à jamais de la liberté qu'on lui offrit et avide de pain et de calme.

Je le suppose, l'effervescence aura été facilement excitée; la masse du peuple en aura été pénétrée ; vos rivaux ne seront plus ou seront sans ressources. Vous aurez fait un admirable ouvrage : le sang a coulé ; savez-vous s'il sera possible d'arrêter son cours? Les propriétés ont été violées, vous promettez-vous de fixer au crime une ligne de démarcation ? L'instinct de la nature et les habitudes sociales se sont trouvés brisés ? pensez-vous comment on pourra souffler un autre instinct et former de nouvelles habitudes à ce peuple qui n'a qu'eux pour morale et pour sentiment ? Ah ! vous ne savez pas jusqu'où s'emportera cette masse frappés d'une impulsion violente, irritée par le temps et par ses succès, pressée par la faim et formée au pillage : elle se jettera çà et là

sans projet et sans frein ; elle confondra sous sa main de feu toutes les classes, toutes les richesses, toutes les existences ; elle dévorera d'un trait liberté et monarchie, religion et philosophie ; elle foulera aux pieds les tristes restes des rapports sociaux et le sublime instinct de la nature : un jour enfin l'association sera dissoute ; et son cahos interminable offrira toutes les forces nues et isolées, opposées les unes aux autres, et s'entre-déchirant tour à tour.

X.

D'autres écueils nés plus immédiatement de la révolution, se trouveront sur votre route, jeunes amans de la liberté ; ce ne sera pas trop de toute l'union pour les éviter, ou pour amortir leurs effets.

L'histoire nous crie de toutes parts que nos systêmes et nos révolutions se jouent également de la masse de la nation, et que sous des dénominations changeantes et insidieuses, c'est toujours entre quelques classes de citoyens aisés que se passent les querelles politiques.

Ne nous flattons pas ; nous n'avons pas

encore contrarié cette vérité d'expérience. Il est très-vrai que la masse de la nation françoise n'est pour rien dans la révolution; que l'ignorance, l'inertie et la séduction ou la crainte ont paralysé son vœu dans sa conception, et lui ont imposé des organes apparens. Cependant une constitution libre ne peut se sanctionner que par le vœu universel, ni s'affermir que sur l'amour de tous. Si le fond de la nation reste ou devient insouciant, ce sera un jeu de faire des révolutions; les forces des factions s'égaliseront et prévaudront tour à tour; le désordre s'élévera facilement sur les pas des méchans; le despotisme reviendra à la voix du ministere; et l'instabilité sera la seule regle, jusqu'à ce que le temps ou la loi aient frappé la nation même dans son bonheur et dans ses habitudes, ou s'y soient liés étroitement. Mais cette masse est indifférente au repos comme au mouvement : un seul homme, ou l'exemple, y sémera le trouble, et l'habitude de la licence pourra lui souffler la rage de la souveraineté. Cependant, dans quel sens, sous quelle influence qu'elle se se remue, elle brisera tout, et sera lente à reprendre son assiette.

Songez-y, ce ne seront que des revers qui se succéderont sans fin, jusqu'à ce que le temps, l'union des législateurs et l'adoption libre et éclairée de la nation auront formé une constitution qui, en prévenant le choc des intérêts et la passion de la licence, soit fondée sur la raison, sur les relations naturelles des citoyens, sur la morale pratique et religieuse qui prévient jusqu'à l'idée d'une violation de devoirs, sur la chaîne des habitudes et des passions patriotiques enfantée par l'influence égale et agissante à la chose publique, sur cet instinct du bien-être et de la liberté civile qui seuls peuvent donner à l'ordre établi des liens indissolubles et un boulevard inaccessible dans l'ame et dans la force de tous. Que si la révolution ne tend vers ce principe, je nie qu'il y ait du patriotisme, de la liberté, une vraie révolution; et je n'ai plus qu'à m'envelopper de ma vertu, et à gémir sur la corruption, sur la ruine de ma patrie.

On s'égare cruellement en se fiant à l'exaltation de certaines têtes que je veux bien, pour un moment, supposer universelle. Et moi, je considere cet effet nécessaire d'une opposition menaçante comme un très-grand

mal. Ce n'est pas convenable que le peuple se fasse un métier de la souveraineté ; car ou son ennui la laissera bientôt aux premieres mains, ou ses excès surpasseront ceux du despotisme. La liberté ne doit pas davantage former son état, ni la défiance exercer son idée, ni l'exercice occuper son temps. Tout cela ne donne pas du pain, et encore est-il (malheureusement sans doute) quelque rapport entre l'estomac et la cervelle.

C'est une vaine abstraction que la liberté politique ; elle sera de mode pour un temps et elle sera saisie avidement si les têtes sont légeres : toute semblable à la passion, elle n'aura point de bornes dans son extension ; mais, comme la passion aussi, il s'en formera à sa durée en raison de son exagération.

Ici je ferai ma profession de foi : je suis loin d'être l'apôtre de ce grand mot de la liberté politique ; ma seule idole, j'espere, sera toujours l'humanité. Aisance générale et mœurs pures, liberté et égalité civiles, protection au-dehors et sûreté dans l'intérisur : tels sont mes vœux. Je prise la liberté politique comme leur source la plus solide.

Si son cours s'égare, elle n'est plus qu'une chimere, que le jouet de quelques hommes vaniteux. Ainsi pense l'humanité, qui peut-être vaut bien ce qu'on a denommé honneur, patriotisme, noble ambition, amour de la liberté, etc. Ainsi sent la masse du peuple : la liberté politique lui sera bientôt un fardeau si elle resserre son aisance ou contrarie ses habitudes ; elle lui sera toute indifférente, si les effets civils n'en découlent pas sur lui, car vous ne prétendez pas qu'il aime ce qu'il ne sent pas.

Ce seroit une vaine victoire d'avoir conquis la liberté, si on ne l'appuie sur le bonheur du peuple ; ce seroit une cruelle jouissance d'en concentrer l'exercice dans quelques têtes, sans répandre ses heureux effets sur tous ; ce seroit un propos dérisoire de crier à la nation qu'elle est libre, et d'avoir la prétention de le démontrer.

La liberté politique n'est souvent qu'un portique superbe qui masque des chaumieres misérables ; certains hommes oisifs ne dépassent jamais le portique, et ne pensent pas, dans leur enthousiasme, si le reste de l'édifice y répond ; d'autres, et c'est le grand nombre, traînent une vie pénible et dou-

loureuse au fond des chaumieres; et courbés sous le travail, habitués à leurs demeures enfumées, ils ignorent l'œuvre merveilleuse qui les ceint, ou n'ont pas la force de fixer les yeux sur elle. Cependant l'ennemi vient, et écrase sous les ruines du portique ces hommes oisifs, sans que leurs voisins s'en doutent, ou s'y intéressent le moindrement. Législateurs, ce conte est votre histoire.

Je parle des Européens du XVIII[e] siecle; ailleurs le fanatisme a pu être durable.

X I.

Ici une réflexion importante doit être présentée à toute la sollicitude de l'assemblée nationale.

Lorsqu'une nation se leve contre son gouvernement, il y a un temps de passage où le systême social ne reçoit plus d'impulsion que des habitudes générales : et il importe de ne pas les dérouter, ni les opposer entre elles, ni tenter de les détruire. Alors tous les rapports sont froissés, les mœurs sont ébranlées, les idées sont incertaines, les loix restent sans action, la vertu marche à tâtons; la toute puissance de la nation a

rappellé tout à elle pour un temps. Dans cette pleine régénération, il est de son devoir de remplacer par une ordonnance parfaite les relations particulieres qui ne se renoueront de long-temps, de confondre dans un sentiment généreux d'humanité et de vertu tant de liens moraux ou sensibles qui ont été violemment relâchés, et de substituer une union absolue fondée sur le patriotisme à cet instinct et à ces habitudes des siecles qui cimentoient l'ensemble hétérogene de l'ancien gouvernement : il est de son essence, puisqu'elle est tout, de disséminer sur chacun, en raison de son mérite, la masse totale de considération, jadis éparse au hasard ou saisie par la force, et de distribuer, suivant la mesure du besoin, l'universalité du crédit dont elle seule va être le noyau, puisqu'il ne peut plus s'attacher jamais ni aux corps qui ont fondu devant elle, ni guere davantage aux individus dont toutes les propriétés ou féodales, ou commerciales, ou industrielles ont souffert de graves atteintes légales ou indirectes, et restent toujours sous le coup d'une puissance indépendante et d'une licence menaçante : enfin, et ce n'est pas ici son moindre travail, il est de toute nécessité

qu'elle couvre par l'unanimité de ses décisions, et par la sagesse sensible et profonde de ses institutions, l'idée d'instabilité, de défiance, et presque de mépris que l'homme attache à celles qu'il a vu préparer, corriger et finir par des hommes semblables à lui, et devant lesquelles viennent de s'évanouir les plus respectées et les plus immuables en apparence.

Telle est l'œuvre de l'assemblée nationale, puisqu'elle est l'organe de la nation. Certes ce ne seroit pas trop de l'ensemble de tous les sentimens et de toutes les lumieres pour en former la conception, de la plus haute sagesse pour lui imprimer le respect universel, d'une puissance immense pour en assurer l'exécution : et l'union est loin de toutes les ames ; et sa sagesse et le respect ne peuvent naître que de l'union ; et sa puissance, comme elle est fondée sur l'opinion, dépend nécessairement du respect et de la conscience générale de sa sagesse. Voulez-vous m'écouter ?

C'est un dangereux écueil pour la sagesse du corps législatif, que sa propre organisation : telle est la suite probable de l'unité de chambre, du grand nombre des mem-

bres, et de la succession prompte des législatures, que le corps législatif, affranchi de contre-poids, et libre de rompre, de forger ses propres freins, aura souvent des mouvemens subits, violens, désordonnés et dans tous les sens : sa courte durée le soumettra à l'insouciance ou aux excès de l'ambition; son unité et son nombre en feront le jouet du premier orateur et le foyer des intrigues : sa puissance, s'il en a, le portera aux extrêmes ; et comme elle naît de l'opinion, à qui sa forme n'offre qu'un centre, sa puissance sera presque toujours ou immense, ou fort légere, et au premier cas, annullera de fait le *veto* suspensif du monarque. — Voilà l'écueil que l'union et le calme peuvent éviter facilement, en substituant dès ce moment le sentiment profond du danger à cette expérience qui devroit, avec le temps, en devenir la sauve-garde.

Si le respect se trouve bien aventuré de ce côté, pense-t-on qu'il doive jaillir davantage des orages impétueux où se forment nos loix? Il se trouve une grande différence entre un législateur unique et un corps chargé d'une régénération totale ; et d'abord celui-ci tient dans sa main les plus

grands intérêts de tous, et souvent cette puissance d'opinion sous laquelle la justice et la plainte sout forcées de plier ; ils sera scruté d'un tout autre œil et jugé avec une toute autre sévérité que l'homme dont on n'a à attendre que de simples loix. Mais sur-tout les ecret des motifs, l'ensemble des décrets, la séduction des mots, une estime facile à gagner, sont toutes en faveur du législateur. Et voyez le corps nombreux dont les séances sont publiques : là l'expression n'est d'aucun effet ; on juge les motifs à découvert ; et le texte précis cede souvent dans l'interprétation à l'esprit de ses débats : là le peuple, qui sent qu'on n'est fort que de sa force, scrute sévérement la loi et ne se rend pas toujours à l'opinion de la majorité: là, comme on est frappé des regards de tous, il faut qu'une même somme de vertu, de sagesse et de lumieres se trouve en tous les membres au milieu d'une grande parité d'opinions et d'une immense réserve de parole, pour conserver long-temps l'estime et le respect de la nation. Qu'on juge jusqu'où la discorde a permis de s'en approcher ? moi, je gémis.

Que si telle est la vérité, sur quoi peut

s'appuyer la toute puissance de l'assemblée nationale ? Cependant des hommes la vantent étrangement : et ce mot adroit sert à ses ennemis pour lui jetter le blâme de tout ce qui se passe en France ; ce mot flatteur pourroit l'induire à mépriser l'union et à outre-passer les bornes.

Il est vrai, l'assemblée a eu un temps de toute puissance, lorsque la nation isolée, exaltée et jettée hors de toute route s'est précipitée dans ses bras : mais la froideur, la défiance, l'intérêt, la licence et le mécontentement n'ont pas tardé à lui offrir dans chaque individu un jugement sévere et une action indépendante ; et on a vu l'inexécution de mille décrets et la foiblesse de ses réprimandes. Elle est étrange, cette puissance qui n'avoit de droit à l'obéissance qu'autant qu'elle avoit ramassé les desirs de chacun pour ordonner ce qui faisoit plaisir à tous.

Jusqu'à ce moment l'effervescence ou la timidité ont protégé les loix de l'assemblée nationale, et elle n'a gueres fait que couver et réunir les sentimens de tous isolés et glacés sous le poids de l'oppression. Maintenant les têtes reviennent au repos, et l'in-

quiétude a remplacé la plénitude des desirs ; je voudrois que l'assemblée tentât de devancer les esprits et de rompre le sens des habitudes, qu'elle prétendît arracher les formes de la religion et de la monarchie, ou réprimer sévérement l'indépendance d'une populace qui se dit souveraine, et qui se sent forte. Alors on verroit ce qu'il en est d'une puissance jaillie à l'instant des mers orageuses de l'insurrection populaire, jusqu'à ce que le temps et le respect aient voilé sa source si prompte à se calmer, si facile à détourner, et aient uni à son cours toutes les volontés honnêtes ou toutes les habitudes d'obéissance.

XII.

J'entends les doubles cris : les uns se plaignent qu'on les croie capables de s'unir *à des hommes qui ne veulent ni religion, ni monarque, ni mœurs ;* les autres s'étonnent qu'on veuille leur inspirer la confiance envers *ceux qui s'irritent de leur liberté, et ne rêvent que guerre civile.* Je répete les mots, car tout se dit ; et malgré que l'expérience y ait découvert mille erreurs, la passion ne cesse pas de porter la même confiance à tous les sons que forment sa langue et celle des

autres ; et jamais, que je sache, elle ne juge ses ennemis que d'après les plus extrêmes.

Eh ! oui, mes amis, amis de tous les partis, je vous accorde tout : et je prêche encore l'union. Je la prêche à vous qui êtes effrayés de la marche des choses, parce que l'opposition ne sauroit que nourrir l'aigreur et pallier les excès, et parviendroit seulement à ébranler la loi nouvelle sans enlever les moyens de tout bouleverser. Je la prêche à vous, soutiens de la révolution, car, si vous êtes justes, vous ne serez jamais plus forts que par raison et par douceur, et lorsque vous serez unis, tout le blâme tombera sur les opiniâtres, et l'infâmie sur les parjures ; je vous la prêche pour éloigner la prévention et affermir la constitution, ce qui n'exige pas moins que l'accord de tout, lorsque votre seule force a suffi pour détruire, et votre idée isolée pour concevoir.

J'ai adopté les bruits des rues, j'ai supposé pour un tems toutes les horreurs dans l'ame de mes concitoyens : mon idée étoit loin de ce que traçoit ma plume.

Je le crois ; certains fous osent rêver guerre civile ; quelques-uns les étayent de

leurs

leurs vœux ; et j'ai déjà manifesté ma crainte qu'un grand nombre ne se trouvât entraîné par une idée aussi partielle : eh ! n'est-ce pas un nouveau motif de presser l'union? Mais voyez la masse du parti : est-elle assez cruelle de vivre dans l'espoir des massacres, assez absurde de penser à l'ancien ordre des choses, assez forcenée d'appeller sur elle, sur tant de têtes innocentes, et tous les excès de la vengeance, et tous les excès de la licence? Elle le voudroit, son vœu ne frapperoit que les airs et ne consumeroit qu'elle. Pardonnez aux desirs insensés et aux espoirs impuissans.

Il se peut aussi; quelques hommes ont le besoin ou la rage de tout bouleverser ; mais le grand nombre du parti, pour être le rival de plusieurs, n'en a pas moins une famille et des propriétés, et donc un besoin réel autant qu'un besoin d'habitude, des mœurs et de la religion, des loix et d'un pouvoir actif : peut-être ils ne sont pas assez envieux d'une égalité abstraite pour se soumettre au travail des mains, et répondre sur ce point de leurs commettans : peut-être nous le saurions s'ils avoient missiou de former une république fédéra-

tive, et il seroit au-dessus de leur hardiesse de l'entreprendre d'eux-mêmes, et d'avoir prétendu en éloigner le soupçon par cette nouvelle division du royaume qui pourroit les en laver entierement à des yeux autres que ceux de la passion.

Je le répete en le généralisant; pour avoir des intérêts et des opinions dissemblables, on n'en est ni plus coupable ni plus imbécille (hors souvent dans les jugemens qu'on porte sur ses rivaux :) et moi, que l'humanité et le doute tiennent suspendu entre les deux partis, moi qui serois donc obligé à les blâmer tous deux au moins tour-à-tour, je dis que ces inculpations n'existent que dans les passions réciproques.

Je dirai plus, et c'est dans les effets de ces passions où la calomnie puise ses sujets. Avez-vous vu ces hommes qui se constituent l'organe de la nation irritée, qui parlent guerre civile et disent tout pour effrayer l'assemblée ? et parce qu'il leur plaît en d'autres momens d'exprimer du fond de leur cœur l'impossibilité de la contre-révolution, il leur semble du devoir de l'assemblée d'être tranquille, et de leur droit à eux de

substituer de viles intentions aux suites de sa défiance.

L'autre parti se conduit de même; et je suis tenté plus que jamais de croire dans les masses d'hommes, aux effets tous semblables en simple raison du nombre et de la force. Ce parti-ci accable ses rivaux de sa puissance, et froidement, de bonne foi, ce me semble, il leur fait un crime de leurs plaintes.

Mes amis, soyez unis; et les forfaits s'éclipseront avec le besoin d'en trouver. Franchement, n'avez-vous pas été heureux, vous, de voir votre marche intéressée, consacrée ce semble par *les excès* de vos adversaires? Et vous, avez vous senti sans plaisir que cette *opposition coupable* couvroit vos passious du voile de la chose publique?

XIII.

Je ne sais si je rêve, mais il me semble qu'on ne seroit pas très-éloigné de s'accorder, si l'on savoit se parler sans aigreur, et s'entendre sans prévention. Je veux risquer mes idées sur ce point.

A travers les querelles et les propos, la marche universelle des idées hâte son cours de tous les côtés, et ne le précipite nulle part autant qu'il le paroît. Les têtes s'exaltent dans la fougue des opinions contraires; c'est un nain qui, en face d'un ennemi effrayant, se souleve sur la pointe des pieds et donne à sa tête une attitude forcée : heureusement l'ame n'est pas toujours sur la langue ou dans les démonstrations ; qu'on dise ou qu'on fasse, d'une part les habitudes et l'expérience, de l'autre extrême les méditations et la nature marchent réciproquement à leur rencontre, se modifient en raison des distances, et se fondent en égale portion dans l'ame des hommes modérés pour continuer la même route et aller se perdre à l'extrême opposé : de sorte que pas une idée, pas un sentiment ne manquent de se disséminer sur tous, et qu'on voit la colere impuissante et l'inconséquence vaine en être également frappées selon une proportion assez fixe. Et c'est peut-être cet effet qui rend possible d'extraire une volonté commune de mille intérêts contraires et indépendans.

D'où il arrive qu'au milieu des propos

d'égalité parfaite et des expressions d'aigreur, il reste encore quelque chose de ce puissant instinct d'habitude en faveur de la royauté et même de la naissance ; et que de l'autre côté, sous l'apparence de la fierté et sous des formes encore chevaleresques, on sait apprécier le bonheur d'une liberté sage, et ne plus connoître de distinctions réelles qu'en raison du mérite : celle-là, sublime conséquence d'une institution divine qui dut contenir l'ensemble de l'état, lorsque la nation lui eut repris sa force, et que l'audace lui eut envahi le respect ; celle-ci heureuse suite de cet isolement des grands et de l'indépendance de tous au moment de l'ébranlement des liens sociaux, qui mettent une égale valeur à la volonté de chaque homme dans la simple mesure de ses moyens naturels.

C'est peut-être un second rêve : je croirais volontiers qu'en faisant abstraction de la réaction continue des passions devenues sans objets, les deux sections de l'assemblée nationale ne seroient pas loin d'être d'accord, et trouveroient un grand intérêt à s'unir.

Voilà tous les députés inconnus entre eux

et arrivans des provinces : les uns concentrent leurs vœux sur la constitution même : et elle confie le pouvoir exécutif suprême aux mains du roi ; et son maintien est essentiellement dépendant de l'action de ce pouvoir. Les autres, plus avides d'ordre que de liberté, desirent spécialement l'énergie de ce même pouvoir : et la constitution l'a consacrée ; et leur serment (1) les force de s'y soumettre sans autre ressource que d'éclairer les esprits dont l'état rend déjà assez difficile de l'établir et impraticable de lui substituer un autre ordre de choses.

Je vois une priorité différente de vœux ; mais les vœux des deux s'unissent ; et sont

(1) C'est bien mal se modeler aux mœurs du temps de citer un serment : n'est-il pas convenu qu'un serment fait par peur ou par simples menaces se rompt sans parjure, et s'est fait sans lâcheté ? *Voilà pourquoi tout va si mal.*

Moi aussi j'ai fait le serment : et bien empressé de jetter un voile sur son motif, si ç'avoit pu être la peur, ou (comme ils disent) la violence ; je me crois engagé à maintenir la constitution contre toute entreprise violente et partielle, avec pleine liberté d'employer contre elle toutes les forces de mon intelligence, s'il me convient ainsi. *Voilà comment tout iroit bien.*

contenus dans le vœu de chaque parti. Il ne s'agira donc que de s'entendre : ceux-ci conformeront leurs actions et leurs paroles à la constitution : ceux-là, de moitié avec la confiance générale, rendront toute son énergie au pouvoir exécutif : et l'on attendra tranquillement des deux parts la sanction du temps, alors que l'union et l'ordre ne laisseront plus craindre qu'il se fasse aucun mal irrémédiable. Et s'il est des ennemis acharnés de la constitution, ils ne pourront plus se masquer du vœu de l'autorité royale : s'il est des adversaires de celle-ci, ils n'auront plus à cacher leurs projets sous le prétexte des dangers de la liberté.

Mes amis, venez tous à moi, et disons nous : « Nous sommes tous hommes, tous » généralement bons et honnêtes, mais foi» bles, inconsidérés et esclaves des préjugés, » des intérêts et des passions : notre nature » nous commande une indulgence récipro» que; c'est au mépris de sa voix que nous » devons et l'idée de nos crimes prétendus et » toutes nos fautes elles-mêmes : l'association » exige impérieusement l'union; c'est en

» nous soumettant à son ordre que nous
» pourrons oublier les maux nés de la dis-
» corde, et prévenir l'affreux cahos qu'elle
» nourrit dans son sein. *Indulgence et union*:
» s'il n'est indulgence, notre nature est dé-
» tournée; sans l'union, il n'y a plus d'asso-
» ciation ».

Voilà comment tout iroit bien.